19 Février, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE.

La *Revue Canadienne* publie un *Album littéraire et musical*, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. III. No. 440

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul.
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul.
Aux deux publications réunies.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion.
Dix lignes et au-dessous, première insertion.
Au-dessus par ligne.
Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

MAISONS &c. A LOUER.

MAISONS ET MAGASINS
A Louer.

UNE Maison, avantageusement située pour le commerce, au coin des Rues DORCHESTER et DESHAIES, avec un *Hangard* et Cour *spacieuse*.
S'adresser à
LOUIS PLAMONDON.
12 fev. No. 177 Rue St. Paul.

A LOUER.

LE Magasin voisin du coin des Rues St. Paul et St. Gabriel. Ce Magasin convient surtout à un cordonnier ayant toujours été occupé comme boutique de cordonnier depuis longtemps.
S'adresser à
LOUIS PLAMONDON.
1s fev. 1847. No. 177, Rue St. Paul.

Maison et Magasin
A LOUER.

Le Magasin voisin du soussigné avec comptoir, Tablettes et Tuyaux au Gaz.
—AUSSI—
La MAISON faisant front sur la rue St. Jean en arrière du Magasin ci-dessus, avec une bonne cave et les Tuyaux pour l'eau. Le bas est convenable pour une office ou Magasin.
Conditions faciles.
S'adresser à
JOHN JORDAN.
12 fév. 172, Rue Notre-Dame.

A LOUER.

UNE MAISON et VOUTE avec ses dépendances située dans la rue Notre-Dame, voisine de la Propriété de François Perrin Ecr.
Pour les conditions, s'adresser à
LOUIS RAYMOND PLESSIS,
Grand rue du Faubourg St. Laurent, No. 162
12 fév.

A LOUER.

UNE MAISON et Dépendances à Deux et Trois étages, située dans la rue St. Charles, voisine de la propriété occupée par M. Mack.
Pour les conditions, s'adresser à
L. RAYMOND PLESSIS,
Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 162.
12 fév.

MAISON A LOUER.

DEUX maisons sur la Rue Graig (coin de la Rue Côté avec glaciere, écurie, etc.
—AUSSI—
Deux jolies maisons situées Rue St. Joseph (Faubourg St. Joseph) pour une petite famille avec un jardin à chaque glaciere écurie &c.
S'adresser à
LOUIS DELAGRAVE.
Rue des Commissaire
à C. A. BRAULT N. P.
5 fév. 1847.

PLACE SAINT-ANTOINE.
A LOUER,

LA MAISON et ses dépendances le No. 4 de cette place, possession au PREMIER MAI prochain.
—AUSSI,—
La Maison en briques à deux étages faisant les coins des rues St. Henry et St. Maurice. Cette place est une des meilleures de ce canton pour le commerce. Un long Bail sera donné.
S'adresser à
JEAN BRUNEAU.
9 fév.

A LOUER,

TROIS LOGEMENTS et un MAGASIN en brique à l'encoignure du Quarré Papineau, avec Cave, Cour, Ecurie, Remise, &c., dans le meilleur ordre possible.
QUATRE LOGEMENTS Rue Visitation, avec Ecurie, &c.
—ET—
DEUX LOGEMENTS Rue Barré, Faubourg Sain Joseph, avec une spacieuse Cour, Ecurie, &c.
H. LIONNAIS,
Au coin des Rues Craig et St. Dominique.
5 février.

A LOUER

Et Possession donnée au 1er Mai prochain, QUATRE de ces supperbes MAISONS en PIERRE de TAILLE, situées à *Beaver Hall Terrace*. Ces maisons sont finies dans le meilleur et dernier goût. Elles offrent tout le comfort possible ; on y trouve des Bains, commodités, glacières, remises, écuries et l'eau de l'aquedue, &c. Leur proximité de la ville et la beauté de la situation doit les rendre très désirable pour des familles respectables.
S'adresser à M. JOHN ATKINSON, No. 12, rue St. Paul, ou au Bureau de MM. ROBERTSON MASSON & Cie., No. 143, rue St. Paul.—2 fév.

BOULANGERIE A LOUER.

UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des rues Ste. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à
G. REINHARDT,
Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113.
11 septembre.

Banque du Peuple.
AVIS.

LES Actionnaires du cette Institution, sont notifié par les présentes, que L'ASSEMBLEE GENERALE annuelle des Actionnaires aura lieu, à leur Bureau de la Banque, rue St. François Xavier, le PREMIER MARS PROCHAIN, à 3 heures, P. M.
Par ordre,
B. H. LEMOINE,
Caissier.
Montréal, 2 Février, 1847.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

L'ESPERANCE.

I.

—L'espérance inspire les grandes actions: elle préside aux plus simples comme aux plus généreuses, colore les pensées, allége les chagrins, rend timide dans le bonheur, et soude les anneaux d'une existence qui marcherait au hasard sans elle. Quant au sentiment qui nous *fait attendre* une vie meilleur..

—Encore un sermon !.. Ah ! j'en ai assez subi dans ma jeunesse, sans en entendre encore au camp, au centre de la Russie, ayant d'un côté l'armée du czar et de l'autre six cents lieues pour retourner en *France en cas de défaite*.

—Mais c'est justement dans la position où nous sommes qu'il est urgent d'espérer..Au milieu de tant de dangers, de tant d'ennemis, comment, sans cela, garder cette énergie qui enflamme et qui fait vaincre ?

—Ma foi ! reprit Juvénal, je ne me fatigue pas comme cela l'esprit des possibilités: je suis tout simplement mon chemin ; arrive ce que le hasard voudra ! Je ne me dérangerais pas d'une ligne pour changer ma destinée !..

—C'est un tort: l'homme se doit à lui-même..On est aussi coupable de négliger ses intérêts que ceux de ses semblables. Espérer sans agir, c'est tenter la Providence..c'est lui demander plus qu'elle n'a promis..Aide-toi, je t'aiderai : c'est la voix du ciel !..c'est le proverbe de la raison.

—Ainsi, tu n'as jamais douté de toi ni de Dieu ?

—Jamais !

—Quels que soient les malheurs qui t'arriveront, même les plus injustes, même les moins mérités, tu espérerais encore ?..

—Toujours.

—Dans l'esclavage ?

—J'attendrais la liberté !

—Et sous la lance du cosaque, sous le fer du bourreau, sous les balles du peloton qui s'apprêterait à te fusiller ?..

—Ah ! celui en qui j'espérerais alors, nous y comptons tous, et celui-là, soyez-en bien sûr, il n'a jamais trompé personne.

Cette conversation avait lieu le 6 septembre 1812, dans un des nombreux bivouacs où les soldats de l'armée française passaient la nuit qui précéda la grande bataille de la Moscowa.

En face d'eux, bien loin de la campagne, fumait Semenowskoie, village incendié par les Russes pour arrêter la marche victorieuse des Français. A leur gauche serpentait la Moscowa, et à droite le vent sifflait dans les bois de bouleaux qui s'étendaient dans le vallon. Quelques soldats étaient endormis près du feu: les autres, graves ou moqueurs, écoutaient la discussion élevée entre les deux amis et dont nous venons d'entendre la fin.

Bénédict et Juvénal étaient dans le régiment deux modèles de dévoûment et d'amitié. Le même village les avait vus naître : les mêmes travaux, les mêmes plaisirs avaient rempli leur enfance. Mais, autant il y avait de sympathie de cœur entre eux, autant il y avait de différence dans les convictions de leur esprit.

Juvénal avait eu malheureusement pour père un de ces hommes dont les doctrines philosophiques avaient détourné la raison. Incrédule, par ignorance plutôt que par corruption, il avait laissé croître son fils dans la même indifférence; il suffisait pour lui qu'une pensée ou une vérité semblât tenir à la religion pour qu'il refusât de l'adopter ; tout ce qui venait d'un ministre de Dieu ou d'une personne pieuse lui était suspect, et, peu accoutumé à lire dans le fond des cœurs, il avait compris dans sa proscription tout ce qui frisait profession de croire. Juvénal, qu'il avait ainsi nommé par haine du calendrier, adopta ces maximes qui, en éteignant chez lui la flamme de la foi, avaient séché le germe des grandes choses. Sans inquiétude sur l'avenir, sans souci du présent, fataliste comme un musulman, il laissait couler sa vie comme le hasard le portait, non par résignation ou par philosophie, mais par apathie, par cette somnolence de l'âme que les mauvaises doctrines émoussent à peu près comme l'opium engourdit les sens et obscurcit le cerveau.

Plus heureux que son ami, Bénédict, fils d'une mère chrétienne, avait puisé dans ses paroles simples mais touchantes, ce baume qui ouvre le cœur aux plus douces émotions.

Les progrès de la raison que l'évangile ne repousse pas, puisque c'est sur elle qu'ils se fondent, lui apprenaient à voir juste, même dans les mystères les plus abstraits. Son fils, que la sévérité eût rendu incrédule, se trouvait tout naturellement porté à pratiquer ce qu'elle lui prêchait si bien d'exemple. Elle lui montrait qu'il y a un noble courage à ne pas rougir de ses croyances et autant d'honneur à être fidèle à son Dieu qu'à sa patrie.

Vous avez une mère, une sœur, lui disait-elle, elles sont pauvres ; songez à la vieillesse de l'une et à la jeunesse de l'autre, c'est pour leur avenir que vous devez travailler: votre père est mort avant d'avoir accompli ce double devoir. C'est à vous de le remplacer auprès d'elles. Suivez donc la carrière vers laquelle vous portera votre vocation ; ne vous découragez jamais; arrivez au but par tout les moyens que Dieu et l'honneur permettent : le monde et le ciel appartiennent à l'espérance.

La situation actuelle de nos amis était le résultat de ces deux éducations.

Juvénal, tombé au sort, était parti avec la même froideur qu'il aurait montré à rester en France, Bénédict, au contraire, comprenait que la carrière militaire offrait seule à sa jeunesse un moyen d'avancement ; après bien des larmes versées par sa mère et par lui, après bien des caresses de sa sœur qui aurait voulu pouvoir le retenir, il s'engagea volontairement et entra dans les cadres de l'armée le cœur plein de chaleur et de confiance.

Ah ! c'était alors surtout l'époque où l'illusion planait avec plus de majesté sur la France, en étendant ses ailes et en leur montrant du doigt l'espace plein de victoires. Ce n'était pas seulement Napoléon qui régnait, c'était l'espérance ! Tous les sentimens se taisaient pour lui faire place. Un enthousiasme électrique échauffait toutes ces jeunes têtes qu'elle entraînait à la mort ou à la conquête. Ère de gloire et de combats, pendant laquelle s'élaborait lentement le destin du monde attentif au coup de dé que le sort jetait sur le champ de bataille.

Bénédict aussi partagea cet enivrement national qui enfantait les miracles ; mais à ce sentiment général se joignait quelque chose de plus saint, de plus saisissable : c'était la pensée pieuse et filiale qui l'animait ; c'était le souvenir des leçons de sa noble mère.

Heureux jeune homme qui, comme un riche joyau, emportait dans sa route la foi en son Dieu, l'amour pour ses proches, et l'espérance qui s'allumait aux deux autres.

II.

Déjà les troupes, par quelques escarmouches, avaient envahi des postes redoutables ; l'armée russe, affaiblie par la perte d'un retranchement, qui lui avait été enlevé la veille, présentait cependant encore une masse formidable.

A deux heures du matin, l'empereur, entouré de ses maréchaux, était déjà au milieu de la position que l'on avait prise.

Un froid rigoureux soufflait sur les deux armées : on entendait vaguement murmurer dans l'air qui les apportait tous ces bruits sourds et sinistres qui circulent dans le silence précurseur d'une bataille comme les plaintes, les angoisses de la nature avant l'orage.

A cinq heures et demie le soleil parut. Aucun nuage ne courut dans les cieux ; on eût dit que, jaloux de contempler une lutte qui allait décider de l'empire de l'univers, il voulait qu'aucun voile ne vînt obscurcir ses regards.

— C'est le soleil d'Austerlitz ! dit l'empereur.

L'armée tout entière applaudit à sa parole, et un même courage anima tous les cœurs.

— Voilà un jour qui se lève pour bien des gens qui ne le verront pas finir, dit Juvénal en prenant son rang au bruit du tambour.

—Allons, à la grâce de Dieu ! dit Bénédict ; il y a peut-être sur le champ de bataille des épaulettes à ramasser.... C'est un soleil qui permet des merveilles... Un souvenir pour ma mère, et marchons à l'ennemi !

— Pourvu qu'un boulet de canon ne vienne pas nous désunir, mon cher Bénédict ! Ce serait vraiment dommage, car depuis notre naissance toujours ensemble, nous avons encore eu le bonheur de combattre côte à côte et de nous soutenir par des paroles d'amitié.

— Confiance, mon ami, confiance. Il n'y a pas là-haut que le soleil qui nous regarde, il y a encore des yeux ouverts sur nous. Pas un homme ne tombera que Dieu n'ait dicté sa sentence: *un mot de prière à lui d'abord*, et ensuite respect aux chefs et gloire à l'empereur ! Je ne sais, mais il me semble, au feu qui m'anime, que ce jour marquera dans ma vie.

— Toujours ta chimère ! Comment diable veux-tu que ce jour-là soit différent des autres ? Une fois en ligne, notre devoir est d'y rester, de marcher à l'ordre, de ne pas avancer ni reculer sans le caprice du caporal, et, à moins qu'il ne te tombe un drapeau ennemi dans la main...

— Qui sait ?... Est-ce qu'on ne peut pas le prendre ?...

— Ah ! je n'ai pas de réponse. Mais si tu crois que les drapeaux, ça se trouve comme ça...

Un énorme coup de tonnerre couvrit soudain la voix des deux interlocuteurs, et interrompit d'une façon impérieuse un entretien qui avait accompagné leurs évolutions préparatoires.

C'était le feu qui commençait. Le général Sorbier avait donné le signal, et mille pièces de canon se répondaient d'une position à l'autre avec un fracas pareil au mugissement des volcans. Les rangs étaient sillonnés par la mitraille ; les boulets, qui pénétraient au milieu d'eux, les crevaient comme un sanglier, poursuivi par les chiens, traverse un champ d'épis.

Les cris des mourans, les imprécations des blessés, les ordres des chefs, le fracas des caissons courant au galop dans l'intervalle des lignes, les hennissemens des chevaux, tout se confond, se mêle, se brise et s'unit pour monter au ciel avec cette immense colonne de fumée qui s'exhale des canons et du sang qui inonde la terre.

— C'est notre dernière heure, se disait tout bas Juvénal, qui, quoique déjà familiarisé avec de pareilles scènes, était tant soit peu ému du sérieux de la fête.

A vrai dire, tout autre à sa place n'eût pas été moins ému que lui à la vue des espaces que les obus traçaient dans les masses, et qu'il fallait combler de son corps vivant, au commandement inflexible de l'officier criant: " Serrez vos rangs !" Devant lui, à côté de lui, derrière, à ses pieds, les cadavres des Français dont il avait pressé la main la veille... Le cœur se serrait de regrets et de douleur ; mais à peine le temps lui restait il pour songer aux autres, lui destiné à les rejoindre au premier coup de feu qui viendrait le choisir.

Mais lorsque son courage se sentait abattu, il se ranimait bientôt aux éclairs que lançait les yeux de Bénédict... Une lumière céleste brillait dans ses regards et sur son front ; impatient de marcher à l'ennemi, il brûlait du désir d'approcher de lui, de se signaler par quelque coup d'éclat, et de justifier sa destinée qu'il sentait écrite dans sa croyance... Calme au milieu du carnage, il adressait de cœur un regret à ceux qui tombaient, une prière au ciel pour eux, et il se mettait calme à la place de celui que la mort avait frappé.

Le signal qu'il attendait se donna enfin. En avant ! cria la voix de leur chef, et la colonne partit au pas de charge.

L'ennemi avait consacré plusieurs jours à fortifier, comme un rempart, un beau mamelon placé entre deux bois, et protégé ainsi sur ses flancs par les difficultés de l'approche. Depuis deux heures déjà il s'y était maintenu, et du haut de cette redoute, il foudroyait les français épars dans la vallée. Les boulets passaient pardessus sa tête, et la mousqueterie allait inutilement mourir sur les parapets qui crénelaient ce monticule.

C'était là le fort inexpugnable qu'il fallait emporter, c'était là que le corps de Bénédict et celui de Juvénal se pressaient pour un assaut qui promettait d'être meurtrier.

Juvénal, brave et résolu, suivait le pas de charge, et jamais il ne restait en arrière du front de bataille ; mais Bénédict ne pouvait se soumettre à la mesure accélérée de la caisse : il devançait toujours sa ligne, en dévorant du regard l'espace qui le séparait de la route.

Mais lorsqu'il en fut à la portée du pistolet, lorsqu'il vit la pièce d'artillerie qui faisait face à son bataillon se gonfler de mitraille, il ne put *supporter l'idée de voir foudroyer tous ceux qui* l'entouraient : il sortit des rangs, gravit à pas de course le reste de la hauteur, escalada, comme s'il ne s'agissait que d'une gageure, le parapet qui supportait la gueule béante du canon, sauta à cheval sur l'affût, d'un revers de son sabre abattit l'artilleur qui dirigeait sa mèche sur la lumière, soutint le choc des autres, appela à son aide ses camarades ; et, en moins d'une seconde, les Russes fuyaient débusqués, le drapeau de leur compagnie tombait aux mains de Bénédict, l'aigle planait sur la hauteur, et la redoute, envahie, tonnait maintenant sur ceux-là même qui l'avaient fortifiée contre la France. En vain, dans leur désespoir, tentent-ils de reprendre ce qu'ils ont perdu : trois cents pièces de canon françaises les reçoivent avec le fer et la mort, et les soldats russes expirent moissonnés au pied de ce même rempart qu'ils avaient construit pour notre ruine et pour leur défense.

Cet éclatant fait d'armes décida de la victoire. Comme un phare qui dirige dans le naufrage, l'armée entière se pressa autour de cette nouvelle conquête, et la bataille de la Moscowa compta de ce moment son ère d'immortalité.

Une voix unanime décerna à Bénédict l'honneur du triomphe ; mais deux magnifiques récompenses l'attendaient après la victoire: Napoléon détacha de sa poitrine la croix d'honneur qu'il attacha lui-même sur celle du brave ; il donna des larmes de regrets au général tué au pied de cette redoute.

Bénédict remercia l'empereur, adressa de l'âme un hommage au maître de son empereur même, et tendit avec émotion la main à son ami Juvénal, entré avec ses compagnons sur ses pas.

—Ah ! lui dit Juvénal, un peu honteux de n'être qu'un brave comme tout le monde, tu avais raison d'espérer.

Nous ne retracerons pas ici l'entrée triomphale dans cette ville des czars, ce vieux monument de tant d'architecture, et qui rassemblait dans ses palais soumis ses vainqueurs enivrés de joie et d'orgueil.

III.

Quels rêves délicieux bercèrent le sommeil de Bénédict la première nuit, qu'il reposa sous le toit du Kremlin, à la suite de son victorieux empereur ! De la gloire, un nom, une fortune... avait-il osé tant prétendre ! Ce n'était pas une chimère ! Ce qu'il pouvait maintenant envoyer à sa famille, ce n'était plus une misérable épargne prélevée sur sa paye, c'était une somme détachée de ses appointemens, c'était de l'aisance c'était de la joie dans l'intérieur, c'était du bonheur dans leur petit ménage.

Ses rêves le tenaient éveillé, et il retardait le moment du sommeil pour ne pas perdre ses délicieuses réalités ; tout à coup une lueur étrange vint illuminer la chambre et projeter une clarté rouge sur les vitraux de sa fenêtre. En même temps on frappait violemment à sa porte qui s'ouvrit, et une voix profondément émue lui cria:

—Bénédict ! Bénédict ! nous sommes perdus !

C'était Juvénal qui, tout effrayé, venait lui annoncer que Moscou était en flammes.

—Il y a donc trahison ! s'écrie-t-il.

—Il y a que les Russes ont mis eux-mêmes les feux à leurs maisons. Il n'y a pas à hésiter ; une seule ressource nous reste, la fuite.

—La fuite !

—Oui, oui !

Et il l'entraînait, moitié habillé, moitié endormi, au travers des rues de la cité changées en enfer. C'était une confusion épouvantable : on eût dit une ville prise d'assaut, mise à feu et à sang ; mais ici c'étaient les vainqueurs mêmes que le volcan poursuivait. Moscou étincelant semblait jeter ses flammes comme pour dévorer les profanateurs qui avaient mis le pied dans son enceinte.

Retrace qui pourra ce spectacle horrible ; notre âme, frappée de terreur même à ces souvenirs, ne regarde qu'avec angoisse ce passé sombre et sanglant ; des larmes involontaires coulent de nos yeux, et l'image de nos frères mourans vient, après trente ans encore, étendre un crêpe sur vingt faisceaux de gloire.

Aux clartés de ce feu qui nous éclaire, jetons un regard sur ces vastes solitudes ; aux verdures de l'automne a succédé le manteau des hivers ; un linceul de neige ensevelit au loin la terre morte et inanimée ; et çà et là, comme des ombres, errent au milieu de ses steppes glacés quelques pâles soldats de l'armée impériale disputant un dernier souffle de vie aux aquilons, à la faim et aux Cosaques.

Ainsi s'est abîmée dans cet océan de mort toute une population de braves, les premiers nés de la France, les fils bien-aimés de la patrie. Oh ! que d'âmes en deuil que de noms éteints ! que de belles enfances évanouies ! que de cœurs gros ! que de larmes !

Parmi ces déserts mornes, au milieu de ces frimats, loin de toute existence humaine, quels sont ces deux infortunés qui s'avancent appuyés l'un sur l'autre ? Leurs pieds presque nus sont ensanglantés et colorent d'une teinte rouge la neige que leurs pieds ont foulée ; une branche de pin nouvellement arrachée soutient leur marche pénible ; encore quelque pas, et ils vont tomber de lassitude, de douleur et de faim.

MADAME HERMANCE LESGUILLON.

(*A continuer.*)

ANALYSE

Du Traité d'Economie Politique de J. Bte. Say.

LIVRE SECOND.

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES.

CHAPITRE QUATRE.

De ce qui fait l'importance de nos revenus.

Dans le premier livre, nous avons vu comment les produits sortent des fonds productifs que nous possédons, c'à d. de nos facultés industrielles, de nos capitaux, et de nos terres. Ces produits forment le revenu des propriétaires des fonds, et leur procurent les choses nécessaires à leur existence, qui ne leur sont pas gratuitement données par la nature ou par leurs semblables.

Les fonds productifs sont, les uns aliénables, comme les terres, les ustensiles des arts ; les autres non aliénables, comme les facultés personnelles. Les uns peuvent se consommer, comme les capitaux mobiliers ; les autres ne peuvent pas se consommer, comme les biens fonds. D'autres ne s'aliènent pas, ne se consomment pas, à proprement parler ; mais ils peuvent se détruire, comme les talens qui meurent avec l'homme.

Les valeurs mobilières, qui servent à la production sont incessamment consommées et ne demeurent fonds productifs, ne se perpétuent que par la reproduction. La consommation qu'on en fait, dans les opérations productives, n'est qu'une avance.

Quoique les richesses d'un particulier se composent aussi bien de ses revenus que de ses fonds productifs, on ne le considère pas comme aliénant sa fortune lorsqu'il consomme ses revenus, pourvu qu'il n'entame pas ses fonds. C'est que les revenus consommés peuvent être remplacés à mesure, puisque les fonds conservent à perpétuité, tant qu'ils existent, la faculté de donner de nouveaux produits.

La valeur courante des fonds productifs susceptibles de s'aliéner s'établit sur les mêmes principes que la valeur de toutes les autres choses, c'à d. en proportion de l'offre de la demande. Il convient seulement de remarquer

*Voyez la *Revue*, Vol. 1er. Nos. 9. 13. 16. 22. 23. 28 et 32 ; vol. 2e. Nos. 2. 6. 9. et 13 ; vol. 3e. Nos. 4. 5. 2bis. 10. 15. 19. 70. 73. 88. 89. 91. 92. 93. 97.